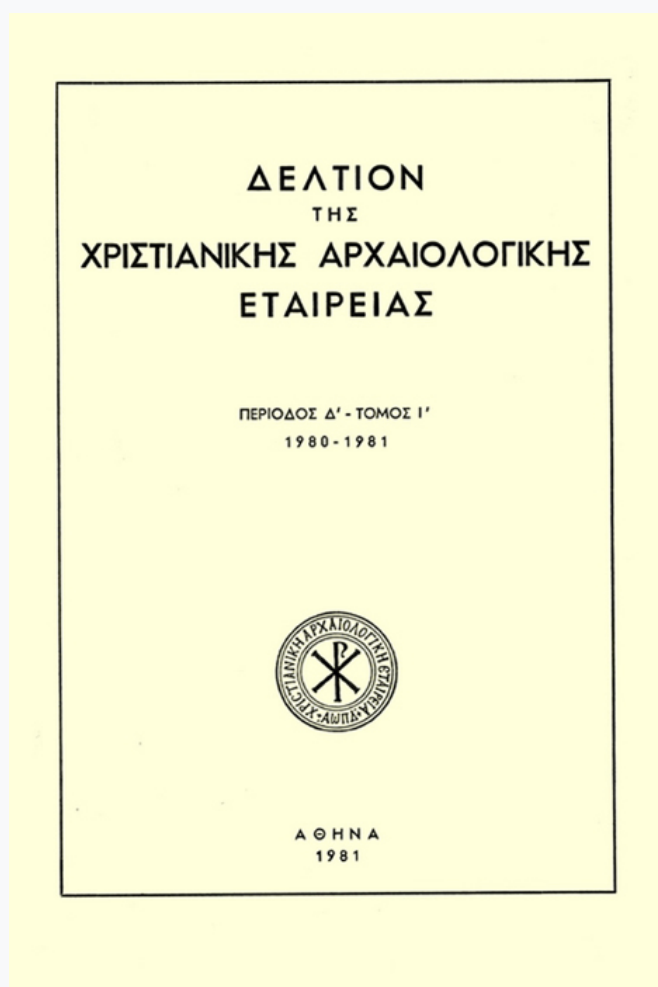


## Δελτίον της Χριστιανικής Αρχαιολογικής Εταιρείας

Τόμ. 10 (1981)

Δελτίον ΧΑΕ 10 (1980-1981), Περίοδος Δ'. Στη μνήμη του Ανδρέα Γρηγ. Ξυγγόπουλου (1891-1979)



**Βυζάντιο. Εθνικό ή πολυεθνικό κράτος;**

*Denis A. ZAKYTHINOS*

doi: [10.12681/dchae.895](https://doi.org/10.12681/dchae.895)

### Βιβλιογραφική αναφορά:

ZAKYTHINOS, D. A. (1981). Βυζάντιο. Εθνικό ή πολυεθνικό κράτος;. *Δελτίον της Χριστιανικής Αρχαιολογικής Εταιρείας*, 10, 29–52. <https://doi.org/10.12681/dchae.895>



# ΔΕΛΤΙΟΝ ΤΗΣ ΧΡΙΣΤΙΑΝΙΚΗΣ ΑΡΧΑΙΟΛΟΓΙΚΗΣ ΕΤΑΙΡΕΙΑΣ

Byzance. État national ou multi-national?

Denis ZAKYTHINOS

Δελτίον ΧΑΕ 10 (1980-1981), Περίοδος Δ'. Στη μνήμη του  
Ανδρέα Γρηγ. Ευγγόπουλου (1891-1979) • Σελ. 29-52

ΑΘΗΝΑ 1981

## BYZANCE

### ÉTAT NATIONAL OU MULTI - NATIONAL ?

Sous la plume de byzantinistes modernes apparaît de plus en plus instamment l'opinion que Byzance était un empire multi - national\*. D'aucuns parlent d'empire multi - national et polyglotte; d'autres, plus circonspects, se servent des termes "multi - racial" ou "pluriracial". Ce faisant, ils posent encore une fois un problème débattu et capital de l'histoire byzantine: celui de la composition ethnique et par là de la nationalité de l'Empire byzantin. Un de ses aspects pourrait être énoncé par cette question: Byzance a-t-il été un État national ou multi - national? C'est à ce sujet majeur de l'histoire byzantine que se rapportent ces quelques remarques d'approche. Il ne s'agit pas de procéder à un examen systématique des éléments ethniques qui formaient la population de l'Empire. Le problème ne doit nous occuper ici ni par son aspect ethnographique ni par ses dimensions démographiques. Ceux - ci ne seront envisagés qu'incidemment. Notre effort se bornera à poser la question ethnique de Byzance et de la reconsidérer sous ses multiples aspects théoriques, politiques, culturels et émotionnels.

Il importe d'envisager préliminairement quelques points de méthode et de fixer la valeur exacte de certains termes techniques, tant anciens que modernes, qui seront appelés à jouer un rôle dans la construction de cet exposé. Plus que tout autre sujet, celui des limites chronologiques exige des éclaircissements immédiats. Considéré sous ses aspects démographique et ethnologique, l'Empire byzantin est une réalité changeante. Dans sa vie plus que millénaire, fidèle toujours à certains principes, certaines orientations et entités immuables, il a incarné des personnages différents. Parler de cet État *sui generis* comme d'un organisme pétrifié, comme d'une société statique, serait méconnaître son génie créateur dans sa perpétuelle métamorphose.

\* Cet essai, dans ses grandes lignes, a été lu dans la "Sala delle Lauree" de l'Université de Palerme le 13 mai 1963, sous la présidence de Bruno Lavagnini. Resté inédit, il paraît pour la première fois dans ce volume dédié à notre regretté collègue André Xyngopoulos. Avec une mise au jour bibliographique, nous avons apporté au texte initial des améliorations, additions ou développements, sans toutefois déranger le plan de la conférence et sans modifier les idées centrales de l'argumentation.

Pour des raisons qui seront développées ci-après, nous allons circonscrire notre champ d'observation par excellence dans la période qui va de la perte des provinces méridionales, plus précisément de la prise d'Alexandrie par les Arabes, en 642, à l'année 1071 (bataille de Manzikert, prise de Bari par les Normands), grande coupure au cours de cet onzième siècle, à plus d'un point de vue critique<sup>1</sup>. C'est donc dans ce vaste domaine de l'époque méso-byzantine, émancipée de plus en plus des survivances romaines, si riche en transformations étatiques, touffue en recherches de formes nouvelles, si féconde en réalisations culturelles et artistiques — cette époque qui marque la byzantinisation de Byzance. Du point de vue qui nous intéresse ici particulièrement, si la période envisagée commence par la séparation des peuples orientaux, entraînés dans l'orbite arabe, elle assiste également à l'émergence des peuples nouveaux de la péninsule balkanique, des Slaves et des Bulgares. Nous y reviendrons.

La valeur exacte de deux termes techniques, *ethnos* - *ethnique* et *nation* - *national*, doit être rigoureusement différenciée dans leur usage. L'un et l'autre seront ici employés dans une acception conventionnelle. Nous nous servirons des vocables *ethnos* - *ethnique* dans le sens d'une société physique qui, dans les cadres d'une unité politique plus vaste, conserve ses caractéristiques particulières. Au contraire, l'usage des termes *nation* - *national* aura une envergure plus large et plus variée: il visera à tout ce riche appareil qu'a formé autour du terme la pensée du dix-huitième, du dix-neuvième et du vingtième siècles, pris dans le sens de l'émanation spirituelle, culturelle et émotionnelle d'une vaste société unifiée; dans l'acception de l'affirmation d'une conscience, d'une volonté commune, de la négation de tout ce qui est incompatible et étranger. C'est ainsi, par exemple, qu'on sera amené à parler, d'une part, de la "composition ethnique" de l'Empire byzantin ou de telle ou telle de ses provinces, et, d'autre part, de la "conscience nationale", de l'"unité nationale", de l'"affirmation" ou de la "réaction" "nationale", du "sentiment national" etc.<sup>2</sup>

1. Voir en dernier lieu "Recherches sur le XI<sup>e</sup> siècle": Table Ronde internationale tenue au Collège de France du 20 au 23 septembre 1973: Travaux et Mémoires 6 (1976). Paul Lemerle, Cinq études sur le XI<sup>e</sup> siècle, Le Monde byzantin, Paris, 1977. Cf. D. A. Zakythinos, Byzantinische Geschichte 324 - 1071, Vienne, 1979, pp. 244 et suiv. et notes pp. 351 et suiv.

2. Armand Cuvillier, Manuel de Sociologie, Paris, 1950, pp. 658 et suiv. Hans Kohn, The Idea of Nationalism. A Study in its Origins and Background, New York, 1961. Mario Albertini et alii, L'idée de Nation, Paris, 1969.



## I.

Par définition, tout empire est un État poly-ethnique<sup>3</sup>. L'Empire romain et à sa suite l'Empire proto-byzantin sont des États poly-ethniques. L'Empire de Rome, dans sa partie orientale, est un État dérivé, formé par des conquêtes successives, dans leurs plus grandes parties sur les hégémonies hellénistiques, issues, elles aussi, du démembrement de l'Empire d'Alexandre. En dehors des deux peuples dominants, les Romains et les Grecs, la "Pars Orientis" comprenait des peuples et des peuplades d'origines diverses. En Afrique, en Arabie, en Palestine, en Syrie, Mésopotamie et Arménie, dans certaines provinces d'Asie mineure, dans les régions avancées des pays danubiens, la population de l'Empire comptait des Lybiens, Égyptiens, Arabes, Syriens, Juifs, Arméniens, des Scythes, Thraces, Daces, Illyriens et autres. Attachés au destin de Rome par les liens d'une domination militaire, ces peuples conservaient une tradition propre, les uns passablement élevée, les autres rudimentaire. L'influence romaine avait particulièrement touché les peuples des pays danubiens et dalmates. Profonde et durable fut l'emprise de l'hellénisme en dehors du domaine proprement grec. En Cyrénaïque, en Égypte, en Syrie et la Mésopotamie, jusqu'aux provinces excentriques de l'Asie mineure hellénique, tout autour du Pont - Euxin, l'hellénisation avait poussé des racines profondes. La langue grecque était le véhicule de communication internationale. Tout en maugréant, les Romains ont dû s'y plier. Les "hellénisants" (Ἑλληνίζοντες) formaient une aristocratie indigène qui a donné au monde des esprits distingués<sup>4</sup>.

Dans les provinces de l'Orient hellénistique, les deux peuples dominants, les Grecs et les Romains, étaient certes minoritaires. Dans l'état actuel de la recherche, toute estimation statistique serait vaine. Ce qui est certain, c'est que l'admirable floraison des villes helléniques et hellénistiques dans tout l'Orient gréco-romain atteste la présence durable et

3. J. Gilissen, La notion d'Empire dans l'Histoire Universelle. Les Grands Empires, Recueils de la Société Jean Bodin pour l'histoire comparative des institutions, XXXI, Bruxelles, 1973, pp. 759 et suiv.

4. Voir maintenant Claire Préaux, Le monde hellénistique. La Grèce et l'Orient de la mort d'Alexandre à la conquête romaine de la Grèce (323-146 av. J. C.), Nouvelle Clio, Paris, 1978. Examinant ici les choses sous leurs aspects structuraux et culturels, nous acceptons le terme "hellénistique" sous ses dimensions les plus larges en y incluant, à l'exemple de J. G. Droysen lui-même, l'Empire romain et la période de l'Empire proto-byzantin. Cf. E. Will, C. Mossé, P. Goukowsky, Le monde grec et l'Orient, tome II, Peuples et Civilisations, Paris, 1975, pp. 337 et suiv.

agissante de l'élément grec. Le conquérant romain a trouvé, en cette institution de la cité, le cadre le plus idoine de sa domination et partant du gouvernement mondial<sup>5</sup>. Pendant de longs siècles ce cheminement parallèle des deux grands peuples de l'Antiquité a élaboré une nouvelle fusion et facilité l'avènement d'une culture nouvelle. "Graecia capta" s'engage de plus en plus dans la monarchie universelle de Rome. Du deuxième siècle avant J.C. au quatrième siècle de notre ère, lentement, imperceptiblement la monarchie se transforme en dyarchie. Le titre d'un livre de Nicolas Iorga "Byzance après Byzance" a fait fortune. Dans une direction inverse, l'expression "Byzance avant Byzance" ne marquerait-elle pas une grande étape dans l'histoire de la culture européenne? Henri - Irénée Marrou dira: "à partir du II<sup>e</sup> siècle av. J. C., l'unité culturelle du monde méditerranéen est chose faite: il n'y a plus qu'une seule civilisation, la *hellenistisch-römische Kultur*, dont la riche unité s'accommode parfaitement d'une dualité de *faciès* - Orient grec, Occident latin"<sup>6</sup>.

L'immense Empire romain est un État polythéique et tolérant. Dans un livre évocateur, Franz Cumont a tracé la prestigieuse histoire des religions orientales dans le paganisme romain, leurs contacts et syncrétismes<sup>7</sup>. Mais Rome ne recherchait point son unité dans la communauté de la société, mais dans la force et dans le prestige de la force. Puis vint la *Pax Romana* et la théorie de sa mission œcuménique et providentielle. Malgré les efforts de "romanisation", tôt abandonnés, l'attitude que l'Empire a prise vis à vis des nationalités fut celle de la tolérance. Il lui est indifférent si l'habitant est un Égyptien, un guerrier Gaulois, un chevalier Thrace ou un paysan Illyrien; s'il parle le celte ou l'araméen ou, si, en dehors du grec et du latin, il se sert de son idiome local. Il lui est indifférent s'il adore Jupiter, Osiris ou Mithra. Ce qui l'intéresse surtout c'est que cet habitant vive sous l'aigle romain et se reconnaisse sujet de l'Empire. A Rome, la notion même de l'État a été une force de cohésion et d'unité<sup>8</sup>.

5. Voir, entre autres, A. H. M. Jones, *The Later Roman Empire 284 - 602. A Social Economic and Administrative Survey*, Oxford, 1964, tome II, pp. 712 et suiv. et passim. Dietrich Claude, *Die byzantinische Stadt im 6. Jahrhundert*, Byzantinisches Archiv, 13, Munich, 1969.

6. Henri - Irénée, Marrou, *Décadence romaine ou antiquité tardive? III<sup>e</sup> - VI<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1977, p. 44.

7. Fr. Cumont, *Les religions orientales dans le Paganisme romain*, quatrième édition, Paris, 1929.

8. D. A. Zakythinos, *Βυζάντιον. Κράτος καὶ κοινωνία. Ἱστορικὴ ἐπισκόπησις*, Athènes, 1951, pp. 23 et suiv.

## II.

A une date qui ne peut pas être fixée exactement, en 324 (fondation de Constantinople), en 395 (partage de l'Empire romain), plus tard même, l'historiographie moderne place la "naissance" (on aurait préféré la "genèse", terme moins ambigu que le premier), la genèse de Byzance, Byzance la pseudonyme. Ainsi qu'il a été déjà noté, il y eut une "Byzance avant Byzance", tandis que cette unique mutation s'accomplit durant des siècles. Néanmoins, le quatrième siècle de notre ère, le "Grand Siècle", un des plus grands dans l'histoire universelle, doit être tenu comme une date césure.

Ce long processus d'élaboration de l'État et de la société "byzantine" présente une singularité marquante. Durant toute son existence millénaire, l'Empire byzantin s'est inspiré de la théorie romaine. Il a assumé la responsabilité de la mission universelle de Rome. Mais, ici, les choses évoluent d'une manière différente. D'ordinaire, les organismes politiques, régis par la souveraineté, tendent des embryons rudimentaires aux formes les plus complexes. A Byzance, nous assistons à un mouvement constant de la complexité à la simplicité, de la diversité à l'homogénéité, de la multiplicité à l'unité. Ainsi, un événement capital intervient dans l'histoire du Bas-Empire: l'établissement d'une religion commune, d'une religion d'État. La *Pax Romana* se mue en *Pax Romana Christiana* et ceci entraîne la société byzantine vers sa propre destinée.

L'une des conséquences les plus durables de ce profond changement fut le raidissement de l'attitude de l'État vis-à-vis des religions, puis vis-à-vis des dissidences, quelles qu'elles fussent. Le passage progressif de la tolérance romaine à l'intolérance byzantine marque, en effet, un tournant dans l'histoire de la fusion et de la synthèse de Byzance. Dans cette synthèse, se précisent de plus en plus les traits caractéristiques de ce personnage curieux qu'est le sujet, le citoyen de l'Empire grec.

La fusion des peuples et des ethnies qui composent la population de l'Empire est un phénomène qui, dans ses détails, échappe à nos moyens d'observation. On se contentera de noter que l'Église, l'administration impériale, l'amélioration des transports facilitaient les contacts des peuples. Comme jadis à Rome, l'armée devenait un énorme creuset où se fondaient les éléments les plus hétérogènes. On y recrutait non seulement d'excellents soldats, mais aussi des administrateurs et des hommes politiques. A partir de la création du régime des "thèmes", le gouverneur d'une circonscription assumait à la fois le commandement des troupes et la haute direction des services publiques.

Au moment où à Mothoi de la Trans-Jordanie (en 629) les Arabes remportaient leur première victoire sur les troupes byzantines, l'hellénisation de l'Empire était à son apogée. L'empire des Sassanides vaincu, Byzance restait la maîtresse du monde. Malgré les luttes christologiques, elle parachevait son domaine politique et spirituel. Le Droit romain, latin encore dans son corps principal, grec dans ses compléments, consacrait les normes du gouvernement de l'État et des individus. L'ère de la basilique chrétienne atteignait son point culminant. Une foule de monuments grandioses recouvraient les continents. En Grèce propre, dans ses îles, sur ses littoraux, leurs marbres ensevelissaient les divinités disparues. A Constantinople, Sainte-Sophie introduisait une conception nouvelle. Au milieu des recherches dogmatiques, cause de schismes et de dissidences, la culture sacrée s'appropriait l'appareil linguistique et intellectuel de l'Antiquité hellénique, tandis que, dans les centres monastiques de l'Égypte, de la Syrie, de la Palestine, de la Mésopotamie et jusqu'au Mont Sinaï, prenait naissance une tradition de démoticisme (δημοτικισμός) linguistique et culturel. Tout ceci marque l'avènement d'une nouvelle humanité, pétrie dans cette sublime rencontre de l'hellénisme et de la religion.

La conquête arabe submerge la Palestine, la Syrie, des régions de la Mésopotamie et de l'Arménie, l'Égypte, la Cyrénaïque, l'Afrique du Nord. Elle atteindra les Colonnes d'Hercule pour passer, en 711, en Espagne. La "sécession" de l'Orient hellénistique, sapé de plus en plus par les haines religieuses, signes précurseurs de remous plus profonds, détruit l'image de ce monde idéalement unifié. Elle précipite les mécanismes des transformations externes et internes qui se produisent à Byzance même. Ceux qui fuissent la domination arabe trouvent refuge en pays impérial ou en Italie. Ainsi qu'en témoignent les papyrus et quelques rares témoignages des sources, la langue grecque, les cadres administratifs, les systèmes financiers, subsistent assez longtemps après la catastrophe. La culture hellénique survit dans les originaux grecs et dans les traductions syriennes, tandis que dans les centres monastiques se perpétue l'obscur labeur des moines<sup>9</sup>.

Au cours de ce même septième siècle, l'installation des Slaves modifia profondément la physionomie ethnique de la péninsule balkanique. Commencées dès les premières années du règne de Justinien (527 - 565), les invasions slaves, combinées parfois avec les opérations avars, dé-

9. André Bataille, *Les papyrus. Traité d'études byzantines*, Bibliothèque byzantine, Paris, 1955, pp. 2 et suiv. Hans-Georg Beck, *Kirche und theologische Literatur im byzantinischen Reich*, Munich, 1959 (nouvelle édition 1977).

truisent le pays. Les anciens "Miracles" de saint Démétrius en fournissent le témoignage le plus complet<sup>10</sup>. Les installations s'opèrent au début du septième siècle. La colonisation slave, apolitique et anarchique, n'arrive pas à former des situations durables. Les enclaves ou "Sclavinies", formées en pays impérial, sont vite soumises au contrôle de Byzance. Les peuplades slaves de la Mésie inférieure et de la Scythie formeront le substrat ethnique de l'État bulgare, qui sera fondé en deçà du Danube en 681. Suivirent les Croates et les Serbes. De plus en plus le témoignage de Constantin Porphyrogennète trouve crédit auprès des historiens modernes. Suivant son récit, Héraclius, peu après 626, pour contrecarrer la pression des Avars, fit appel aux Croates qu'il colonisa entre Dravus et l'Adriatique. Peu après suivirent les Serbes<sup>11</sup>.

A l'encontre à d'autres envahisseurs, Goths, Huns, Avars, Hongrois, Rhôs, Péchenègues, Coumans, Uzes, qui n'ont point laissé de traces durables, les Slaves et les Bulgares, ces derniers tôt slavisés, se sont solidement enracinés et constituent aujourd'hui des florissantes nations de la péninsule de l'Hémos. L'État bulgare, après avoir disputé aux Grecs l'hégémonie sur les peuplades slaves, finira par revendiquer la couronne impériale, visant non point à la création d'un Empire bulgare, mais à l'élévation d'une dynastie bulgare sur le trône de l'Empire grec. Jusqu'à la fin du neuvième siècle, la langue officielle des Bulgares sera le grec, un grec d'une saveur populaire qui, en plus, nous a conservé les vestiges du proto-bulgare touranien. Une série d'inscriptions grecques d'un intérêt exceptionnel constitue cet unique dossier de pierre<sup>12</sup>. Le génie de Byzance, incarné en Constantin-Cyrille et Méthode, apôtres et bâtisseurs d'une civilisation slave, a guidé Slaves et Bulgares vers une culture savante d'expression slave. Par hasard, l'appareil linguistique que les Grecs avaient élaboré pour les Slaves de Moravie, afin de contrecarrer l'expansion allemande et la mainmise des évêques de Rome — par un hasard piquant, les visées de Constantinople se sont par répercussion inattendue et, peut-être, peu désirable, détournées vers les Bulgares et les Slaves balkaniques<sup>13</sup>.

10. Nouvelle édition critique par Paul Lemerle, *Les plus anciens recueils des Miracles de Saint Démétrius et la pénétration des Slaves dans les Balkans*, I. Le texte, Paris, 1979, II. Commentaire, 1981.

11. D. Obolensky, *The Byzantine Commonwealth. Eastern Europe, 500 - 1453*, Londres, 1971, pp. 59 et suiv.

12. V. Beševliev, *Die Protobulgarischen Inschriften*, Berlin, 1963.

13. De l'immense bibliographie sur les deux apôtres grecs des Slaves on ne citera ici que les livres de Fr. Dvornik, *Les Slaves, Byzance et Rome au IX<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1926, et *Les légendes de Constantin et de Méthode vues de Byzance*, Prague,

## III.

Amputé en Orient, menant une âpre guerre contre les Arabes en Asie mineure, en Afrique et dans les mers, assistant à la chute de son hégémonie en Italie, affrontant l'expansion des Bulgares et des Slaves dans les Balkans, l'Empire byzantin se militarise et se transforme. De 642 à 843, de la perte d'Alexandrie à la restauration des images, le gouvernement impérial réagit vigoureusement à cette crise, une des plus graves qu'il ait jamais éprouvées. Il abandonne la machine lourde et compliquée de l'administration du Bas-Empire pour adopter des systèmes empiriques, appliqués selon les besoins du moment. Tout en utilisant des matériaux traditionnels, il aboutit à des formes simplifiées, propres à une résistance immédiate et souple. On dirait que l'Empire, avec un pragmatisme étranger à ses traditions, se "byzantinise" de plus en plus<sup>14</sup>.

Dans le domaine spirituel, on assiste à une tendance analogue. Les hommes du septième finissant et du huitième siècle s'éloignent de la civilisation hellénistique, pour admettre des formes simples. L'historiographie cède le pas à la chronographie; la langue écrite est moins châtiée, dans certains genres elle tend vers un démoticisme marqué; la littérature hagiographique connaît un renouveau. Le grand art de la basilique paléochrétienne ne périt pas seulement sous les coups des envahisseurs; hors quelques monuments somptueux d'origine impériale, il s'éclipse devant une architecture nouvelle qui s'adapte aux besoins d'une société rétrécie, animée d'un idéal de modestie. Il en est de même pour les inscriptions funéraires, legs de l'Antiquité, qui deviennent maintenant rares. Un esprit de simplicité, de litote, caractérise toute l'époque. L'Iconoclasme, doctrine et mouvement d'une secte orientale aux tendances obscurantistes, proclamée en 726 et en 730 par Léon III l'Isaurien, devient l'étendard d'une révolution impériale<sup>15</sup>.

La bataille qui se déroule entre Byzance et les Arabes prend dès le début des dimensions mondiales. L'Empire avec réalisme organise sa

1933, puis celui de F. Grivec, Konstantin und Method, Lehrer der Slaven, Wiesbaden, 1960. Cf. un "Aperçu bibliographique Cyrillo-Méthodien. 1940 - 1965", Κυρίλλω και Μεθοδίου τόμος έόρτιος επί τη χιλιοστή και εκατοστή ετηρίδι, tome II, Thessalonique, 1968, pp. 319 et suiv. D. A. Zakythinos, Κωνσταντίνος ο Φιλόσοφος και η διαμόρφωσις των Σλαβικών γλωσσών: D. A. Zakythinos, Byzance: État-Société - Économie, Londres, 1973, IX, pp. 59\* et suiv.

14. G. Ostrogorsky, The Byzantine Empire in the World of the Seventh Century: Zur byzantinischen Geschichte, Darmstadt, 1973, pp. 80 et suiv.

15. D. A. Zakythinos, Byzantinische Geschichte, op. cit., pp. 102 et suiv. Bibliographie et notes, pp. 299 et suiv., 411 et suiv.

défense qui durera du milieu du septième aux premières années du onzième siècle. Dès le début, il oppose à l'ennemi une arme nouvelle, le "feu grégeois". Constantinople résiste à un premier blocus en 674/678. Un nouvel investissement par terre et par mer, en 717 - 718, finit par un désastre pour les Arabes. D'aucuns y verront un premier "Poitiers" (732), d'autres un événement beaucoup plus important que celui-ci. À côté des batailles pour Constantinople, une longue série de "Poitiers", autrement grands et décisifs, arrêtent la première impétuosité de la marine arabe. En Asie mineure, une frontière élastique, violée par intervalles pour donner passage aux grandes armées, transforme la "guerre sainte" en une continuelle lutte d'usure. En attendant, Byzance adapte sa stratégie navale en créant le thème des Karabes ou Karabisiens (vers 680, sûrement en 687).

Thessalonique soutient les assauts réitérés des tribus slaves. Dans la tourmente, elle devient la grande citadelle de la péninsule. Tant que la cité résiste, l'envahisseur ne passera pas. Ce sera d'elle, foyer grec d'irradiation, que partiront les premiers éléments de christianisation et de civilisation. L'intérêt que le gouvernement impérial porte à cette grande métropole, est souligné par la visite de Justinien II, en guerre contre les Bulgares et les Slaves, en 688/689. Les pierres brisées d'une belle inscription - édit par lequel l'empereur accorda des dons en faveur de l'église de Saint-Démétrius, grand protecteur de la ville, en témoignent<sup>16</sup>.

Au cours de cette longue crise d'origine orientale, les empereurs grecs manifestent un intérêt accru pour la Sicile et l'Italie byzantines. Les conquêtes longobardes, les crises religieuses, les luttes politiques et sociales agitent ces terres lointaines. Le voyage de Constant II à Athènes, puis en Italie, son entrée à Rome (5 juillet 663), sa retraite et son meurtre en Sicile (668) posent des problèmes aux historiens modernes. Théophane le Confesseur note que Constant voulait transférer l'Empire à Rome (*ἐν Ῥώμῃ τὴν βασιλείαν μεταστήσαι*)<sup>17</sup>. À ses yeux et, longtemps après, aux yeux de ses successeurs, l'Italie était une province byzantine, gouvernée par un haut fonctionnaire grec, l'exarque de Ravenne, et soumise à la juridiction spirituelle de l'évêque de Rome, sujet byzantin<sup>18</sup>.

16. J. M. Spieser, *Inventaires en vue d'un Recueil des inscriptions historiques de Byzance. I. Les inscriptions de Thessalonique*, Travaux et Mémoires 5 (1973), pp. 156 et suiv.

17. Théophane, éd. C. de Boor, p. 348. A. N. Stratos, *Τὸ Βυζάντιον στὸν Ζ' αἰῶνα*, tome IV, Athènes, 1972, pp. 205 et suiv.

18. André Guillou, *Régionalisme et indépendance dans l'Empire byzantin au VII<sup>e</sup> siècle. L'exemple de l'Exarchat et de la Pentapole d'Italie*, Rome, 1969.



En ces temps autrement critiques pour l'Orient, l'Italie représentait une partie essentielle de l'Empire. Les régions méridionales et la Sicile comprenaient une population grecque. Ainsi que le remarque Ernest Stein, l'Hellénisme byzantin y possédait "quelque force conquérante" pour "deux raisons convergentes : d'une part, dans les premiers temps de l'Antiquité classique, une colonisation massive avait fait la Grande Grèce et l'hellénisation y avait laissé de fortes traces; d'autre part, à la suite de l'invasion arabe en Orient, une nouvelle vague colonisatrice, formée d'émigrés orientaux d'expression grecque, notamment des moines, et renforcée par les éléments militaires, inonda la Sicile, la Calabre et la terre d'Otrante"<sup>19</sup>. Rome elle-même, Ravenne, Venise et autres villes comptent des colonies grecques florissantes, monuments du culte et monastères renommés<sup>20</sup>. La politique italienne de l'empereur Léon III, malgré ses contradictions, semble servir des visées beaucoup plus larges qu'une controverse religieuse. Si les mesures fiscales prises en Sicile et en Calabre nuisent aux intérêts de la Papauté, l'annexion, en 732/733, de l'Illyricum oriental, de la Calabre et de la Sicile au patriarcat de Constantinople tend à former un vaste front de défense sur terre et dans les mers.

Sous ces circonstances exceptionnelles, se forge une nouvelle conscience nationale. Hélène Ahrweiler dira: "le nationalisme byzantin se présente ainsi comme un vaste mouvement de solidarité qui unit des populations d'origine ethnique et de condition sociale différentes, mais toutes également résolues à faire face à l'épreuve commune, c'est-à-dire, au danger qui menaçait à la fois leur État et leur foi: la solidarité chrétienne est maintenant confondue avec la solidarité nationale, elle seule peut dissiper le malaise et redonner aux hommes et à l'État la dignité et le prestige bafoués par les infidèles. Comme d'habitude, le nationalisme byzantin fut, lui aussi, la réaction, justifiée et chargée de toutes les vertus, d'un État et d'un peuple en position de faiblesse, mais résolu à recouvrer leur grandeur d'antan: l'unité nationale était la condition indispensable

19. Ernest Stein, *Introduction à l'histoire et aux institutions byzantines*, Traditio, tome 7 (1949/1951), p. 157.

20. Guy Ferrari, *Early Roman Monasteries. Notes for the History of the Monasteries and Convents at Rome from the V through the X Century*, Studi di Antichità Cristiana, XXIII, Vatican, 1957. Karl Bosl, *Das Kloster San Alessio auf dem Aventin zu Rom. Griechisch - lateinisch - slavische Kontakte im römischen Klöstern vom 6./7. bis zum Ende des 10. Jahrhunderts*, Kulturbewegung im Mittelmeerraum im archaischen Zeitalter Europas, Beiträge zur Südosteuropa - Forschung, Munich, 1970, pp. 15 et suiv. A. Guillou, op. cit. pp. 173 et suiv.



pour atteindre cet objectif, elle fut réalisée à Byzance grâce à la solidarité chrétienne”<sup>21</sup>.

#### IV.

La restauration des Images, l'Orthodoxie, marque une date dans l'histoire de Byzance. Elle coïncide non seulement avec un renouveau intellectuel et religieux, mais aussi avec un revêtement militaire et un rayonnement international. Tandis que la puissance arabe connaît les premiers signes du déclin, l'initiative en Asie et dans les mers revient aux Grecs. Les généraux de l'Empire poussent maintenant leurs incursions jusqu'à Amide et à Tephriké. Le 3 Septembre 863, à Lalakaon ou Poson, l'émir de Mélitène Omar subit une lourde défaite. Dans la péninsule de l'Hémus, le traité de 815 pose les bases d'une entente avec les Bulgares. La Crète fait l'objet, sans résultat, d'un effort de récupération et les navires de Byzance poussent leurs raids jusqu'à Damiette (22 Mai 853). Les intérêts de l'Empire se portent sur Cherson et sur la Tanaïs. En 839, à Ingelheim, on parle d'un premier contact des Grecs avec les Rhôs. Leurs attaques contre Constantinople, en 860, marquent non seulement un fait de guerre, mais aussi un début de dialogue qui, plus tard, en 989, aboutira à la christianisation de ce peuple. La mission morale de Constantin - Cyrille et de Méthode (863 - 869), la formation de l'écriture, la genèse de la littérature slave et la conversion des Bulgares (864 - 865) sont des hauts faits qui préparent l'unité. Après la crise des “deux empires”, les relations avec l'Occident s'améliorent en face du péril arabe. Deux documents des plus précieux en sont des témoins symboliques : le manuscrit des œuvres de Pseudo - Denys l'Aréopagite, envoyé en 827 de Constantinople à Louis le Débonnaire (actuellement Codex Parisinus 437), et le fameux papyrus de Saint - Denys, contenant une lettre de l'empereur Théophile à Lothaire (842), conservé aux Archives nationales de France<sup>22</sup>.

Une illustre dynastie, la dynastie des princes Macédoniens (867 - 1057), accomplira l'œuvre de la reconquête, véritable “épopée byzantine”. Malgré deux guerres particulièrement dévastatrices contre les Bulgares

21. H é l è n e A h r w e i l e r, *L'idéologie politique de l'Empire byzantin*, Paris, 1975, p. 33.

22. H. O m o n t, *Manuscrit des œuvres de S. Denys l'Aréopagite envoyé de Constantinople à Louis le Débonnaire*, *Revue des études grecques*, tome 17 (1904), pp. 230 et suiv. R. - J. L o e n e r t z, *Byzantina et Franco - graeca*, Rome, 1970, pp. 177 et suiv. F r a n z D ö l g e r, *Der Pariser Papyrus von St. Denis als ältestes Kreuzzugsdokument*, *Byzantinische Diplomatie*, Ettal, 1956, pp. 204 et suiv.

(894 - 927 et 976 - 1018), les empereurs - soldats, Nicéphore Phocas, Jean Tzimiscès, Basile II, conduiront l'Empire vers le faite de sa puissance. Après la cession de Kars, en Arménie orientale (1064), Byzance atteint le maximum de son expansion territoriale. Ses frontières s'étendent maintenant de l'Apulie et la Calabre à Istrie, du Dravus en Pannonie et tout le long du Danube jusqu'au Pont Euxin, de Cherson à la mer Caspienne; puis, passant à l'Est du lac Thospitis (Van), par la Mésopotamie, elles aboutissent aux côtes de Syrie. Chypre et la Crète marquent les limites maritimes qui rejoignent les côtes orientales de Sicile où récemment Georges Maniakès avait obtenu quelques succès éphémères. Constantin IX le Monomaque pouvait, en 1045 ou 1047, se vanter: Dieu "mit fin aux guerres extérieures, ainsi qu'aux révoltes intestines; aussi l'adversaire reste-il tranquille, tandis que le citoyen vit en paix; un calme profond règne sur les affaires des Romains"<sup>23</sup>.

Quatre siècles et trois décades s'étendent de la perte d'Alexandrie à la bataille fatale de Mantzikert (642 - 1071). Après une période alarmante, Byzance redevient une grande puissance, véritable reine mondiale. Vers 1064, elle dicte sa loi à une société à la fois démesurément étendue et poly-ethnique. Au sein de celle-ci, des bouleversements profonds sont survenus au cours des siècles: exodes de populations, déplacements volontaires, transplantations forcées, dépopulations et repopulations. Les entités ethniques, linguistiques et politiques qui émergent de ce brassage humain est d'une extraordinaire variété. Sous des conditions très différentes et sous formes très variées, peuples d'Asie, des Balkans et d'Italie, peuples du centre et peuples marginaux, se trouvent englobés dans l'orbite de l'*Oecuméné* byzantine. Voici un essai d'énumération: Latins d'Italie et de Sicile, Bulgares, Serbes, Croates, Valaques latinisés, Albanais de l'Illyrie récemment nommés, Syriens (orthodoxes et monophysites), Arabes (chrétiens et musulmans), Arméniens (orthodoxes et monophysites), Ibères, Abasgues, Alains, Tzanoi, Albanais (du Caucase), Khazares, Goths (de Crimée), Pétchenègues (chrétiens et païens), Coumans, Russes etc.

23. Nouvelle sur la création de l'École de Droit: Jus graecoromanum, tome 1<sup>er</sup>, p. 621. A. S a l a é, Novella Constitutio saec. XI medii quae est de schola iuris Constantinopoli constituenda et legum custode creando, Prague, 1954. Cf. W a n d a W o l s k a - C o n u s, Les Écoles de Psellos et de Xiphilin sous Constantin IX Monomaque, Travaux et Mémoires, tome 6 (1976), pp. 223 et suiv. Sur la date 1047 voir J. L e f o r t, Rhétorique et politique: trois discours de Jean Mauropous en 1047, Travaux et Mémoires, ibidem, pp. 265 et suiv. P a u l L e m e r l e, Cinq études sur le XI<sup>e</sup> siècle, op. cit. pp. 207 et suiv., particulièrement note 30.

La diplomatie byzantine, s'inspirant parfois de pratiques plus anciennes, sut élaborer une échelle, un système complexe de rapports ou de liens de dépendance<sup>24</sup>. Peuples amis alliés ou satellites y ont trouvé leurs rangs. Toute la théorie politique d'une ordonnance oecuménique se reflète dans ce firmament. Constantin Porphyrogennète, avec sa méthode fragmentaire, nous a conservé dans ses ouvrages une matière importante<sup>25</sup>. Rien que la terminologie employée nous en donnera une idée précise. Voici quelques exemples de cette nomenclature: ἀλλόγλωσσοι, ἀλλόφυλοι, ἀνταρσία, ἀντίπαλοι, ἀνυπότακτοι, ἀποστασία, αὐτεξούσιοι, αὐτοκέφαλοι, αὐτόνομοι, βάρβαροι, γλῶσσα, δεσποτεία, δουλεία, δουλεύω, δουλικῶς, δοῦλος, ἐθελοδουλος, ἐλεύθεροι, ἡμεδαποί, ἰδιοκρατορία, ἰδιόρρυθμοι, ἰσοπολιτεία, ἰσοτέλεια, ὁμόγλωσσοι, ὁμοεθνεῖς, ὁμόπιστοι, ὁμόφρων, ὁμοφωνῶ, ὁμοψυχία, συγχώρησις, σύμμαχοι, συμπαθῶ, συντεκνία, σύντεκνος, ὑπόσπονδος, ὑποταγή, ὑπόφορος, φιλοεθνής, φιλόπατρις, φιλορρώμιοι, φίλος etc.

Par la composition de ses peuples et ethnies, l'Empire byzantin de la deuxième moitié du onzième siècle présente l'aspect d'un État polyethnique. Néanmoins, malgré les différences d'origine, de langue, de traditions et de mœurs, ces peuples possèdent certains éléments caractéristiques qui les lient entre eux et, à la fois, avec le tronc de Byzance; en même temps, ils les différencient du monde musulman et du monde occidental. D'après D. Obolensky, parmi ces éléments, il faut mentionner "la profession commune de la Chrétienté orientale; la reconnaissance de la primauté de l'Église de Constantinople; l'acceptation – au moins tacite – que l'empereur byzantin était doté d'une certaine autorité sur toute la chrétienté orthodoxe; l'acceptation des normes du Droit romano-byzantin; enfin, la certitude que les modèles littéraires et les techniques artistiques, cultivés dans les écoles impériales, dans les monastères et les ateliers étaient d'une valeur universelle et dignes d'imitation". Et l'auteur de conclure: "l'héritage byzantin de ces pays de l'Europe orientale était un élément de synthèse assez important dans leur tradition médiévale afin de justifier l'opinion que, sous certains aspects, ils formaient une communauté internationale unique"<sup>26</sup>.

L'aire sur laquelle s'opère la rencontre de l'Empire avec les peuples

24. G. Ostrogorsky, *Die byzantinische Staatenhierarchie: Zur byzantinischen Geschichte*, Darmstadt, 1973, pp. 119 et suiv.

25. Arnold Toynbee, *Constantine Porphyrogenitus and his World*, Londres, 1973.

26. D. Obolensky, *The Byzantine Commonwealth. Eastern Europe, 500 - 1453*, Londres, 1971, p. 1.

de l'Europe orientale doit être fixée dans trois zones géographiques, "la péninsule balkanique, les pays de l'Europe orientale et centrale, limitée, au Sud, par le Danube et la Save, à l'Est, par les Carpathes et les Alpes Transylvaines, et au Nord, par les monts Sudètes et les Erzgebirge (Saxe-Bohême); finalement, le territoire de loin le plus étendu dont les limites étaient les côtes Nord de la Mer noire, la chaîne du Caucase, ainsi que deux lignes tirées approximativement du Golf de Finlande à la Basse Volga, d'une part, et, de l'autre, aux embouchures du Danube"<sup>27</sup>. Plus haut, nous avons fait allusion aux confins asiatiques<sup>28</sup>.

On ne saura jamais dire jusqu'à quel point les peuples satellites ont été grécisés ou byzantinisés. En principe et sauf les cas de populations limitrophes, les changements touchent les classes supérieures. Constantinople devint un centre puissant de rayonnement. Ainsi que le remarquait Alfred Rambaud, cette illustre capitale, sise "entre les deux péninsules", se trouve "comme un germe vivace entre deux cotylédons: ces éléments si disparates des provinces d'Asie et celles d'Europe, elle se les assimile, elle les élabore et les transforme. Dans son sein accourent d'Occident des aventuriers dalmates, grecs, thraces, slaves, italiens; d'Orient, des aventuriers isauriens, phrygiens, arméniens, caucasiens, arabes: en peu de temps elle en fait des Grecs. Ils oublient leurs idiomes barbares pour la langue polie de Byzance; leurs superstitions odiniques<sup>29</sup>, helléniques, musulmanes, font place à une ardente et raffinée orthodoxie. Byzance les reçoit incultes et sauvages, elle les rend à l'immense circulation de l'Empire lettrés, savants théologiens, habiles administrateurs, souples fonctionnaires"<sup>30</sup>.

Si on voulait présenter le citoyen de l'Empire byzantin, on ne saurait mieux faire qu'emprunter le portrait qu'en a tracé, non sans quelque malice, Franz Dölger: un Romain, c'est-à-dire un Byzantin, "est tout citoyen du seul légitime Empire romain de Constantinople, qui, en même temps que la seule vraie foi de cet Empire, l'Orthodoxie, possède l'unique communauté culturelle du monde, issue de cette Orthodoxie et méritoire devant Dieu: la dominante communauté grecque et chrétienne de la civilisation de l'Empire romain d'Orient"<sup>31</sup>.

27. Ibidem, p. 202 et carte pp. 204 - 205.

28. Voir plus haut, pp. 31 et suiv., 34 et suiv.

29. D'Odin, divinité de la mythologie scandinave.

30. Alfred Rambaud, *L'Empire grec au dixième siècle*. Constantin Porphyrogénète, Paris, 1870, p. 539.

31. Franz Dölger, *Byzanz und die europäischen Staatenwelt*, Ettal, 1953, p. 77.

Juridiquement l'identité du citoyen de Byzance, successeur du "civis romanus", est prouvée par certains éléments indispensables. Le sujet byzantin doit accepter les dogmes de l'Orthodoxie, d'être homme libre, de se conduire d'après les lois, de communiquer avec l'État dans les formes requises de la langue grecque. Les infidèles, les hérétiques, les dissidents de toutes sortes, membres de sectes obscures, traqués par le gouvernement et par l'Église, déportés vivent dans la périphérie de l'Empire. Ainsi, pendant la période de la deuxième moitié du onzième siècle, Syriens et Arméniens de rite monophysite ont été persécutés<sup>32</sup>. Le citoyen de Byzance doit être homme libre. Certains textes tardifs, se rapportant aux affranchissements d'esclaves, précisent que l'affranchi par une cérémonie à la fois judiciaire et religieuse est "libre" (ἐλεύθερος), "complètement libre" (παντελεύθερος) et "citoyen romain" ou "citoyen des Romains" (καὶ πολίτης τῶν Ῥωμαίων)<sup>33</sup>. Ce πολίτης τῶν Ῥωμαίων sonne agréablement. Quant à la langue grecque, nous en parlerons ci-après<sup>34</sup>.

## V.

Byzance, empire poly-ethnique, est néanmoins un État national. Avec le passage de la tolérance romaine à l'intolérance byzantine, avec la disparition totale du bilinguisme à la suite de l'éclipse, en Orient, de la Romanité latine, la *Staatsnation* romano-byzantine a progressivement passé à la *Kulturnation* hellénique. Plus que la force, plus que la solidité de l'organisation, plus que la longévité de la dynastie, l'identité de la *res publica*, de la πολιτεία, se définit par des facteurs spirituels, moraux et culturels: théorie d'État, mission universelle, religion, langue, tradition intellectuelle, modes de vie. Cet "ensemble complexe de phénomènes sociaux, de nature transmissible, présentant un caractère religieux, moral, esthétique, technique ou scientifique, et communs à toutes les parties d'une vaste société, ou à plusieurs sociétés en relations"<sup>35</sup>, éléments qui

32. Gérard Dédéyan, L'immigration arménienne en Cappadoce au XI<sup>e</sup> siècle, Byzantion, tome 45 (1975), 41 et suiv. Gilbert Dagron, Minorités ethniques et religieuses dans l'Orient byzantin à la fin du X<sup>e</sup> et au XI<sup>e</sup> siècle: l'immigration syrienne, Travaux et Mémoires 6 (1976), pp. 177 et suiv. Cf. S. p. Vryonis, Byzantium: its internal history and relations with the Muslim World, Variorum Reprints, Londres, 1971, II, pp. 157 et suiv.

33. Ciro Giannelli, Alcuni formulari relativi alla "manumissio in Ecclesia" tratti da Eucologi italo-greci e slavi: Scripta Minora, Rome, 1963, pp. 329 et suiv.

34. Voir plus loin, pp. 48 et suiv.

35. André Lalonde, Vocabulaire technique et critique de la Philosophie<sup>6</sup>, Paris, 1951, s. v. "civilisation", pp. 141 et suiv.

déterminent une "civilisation", émanation d'un vaste groupe social, se retrouvent dans le corps de la société byzantine. Mais ici c'est l'inverse qui est arrivé: c'est la communauté de civilisation, dans son développement et son unification, qui a fini par produire l'unité de la société. Religion, théorie politique et culture, nées dans le sein de sociétés différentes, ont fini par devenir des valeurs supra-nationales<sup>36</sup>.

Le "nationalisme byzantin" est à la fois l'expression dynamique d'une prise de conscience et la force génératrice de la nationalité. Cette réalité changeante au gré des événements extérieurs ou intérieurs, cette "nation" dans un perpétuel devenir, porte en elle la "conscience", la "parenté et la communion spirituelles", la recherche de la "communauté", la "volonté d'unité", la "spontanéité", l'idée de la "patrie" (nom sentimental de la nation, a-t-on dit), le "patriotisme" etc., termes que les sociologues considèrent comme facteurs de toute idée nationale<sup>37</sup>. On ajoutera que tout l'appareil de la terminologie grecque, adapté par les Romains, devenu d'une acceptation mondiale, est vivant tout le long de la tradition byzantine: tradition gréco-romaine dans sa formation et sa maturation, hellénique dans son épanouissement structural et culturel. Si un conservatisme tenace a contribué à obscurcir ses véritables traits, son évolution aboutit à une conscience nationale qui de plus en plus acquiert sa vigueur, sa plénitude et sa limpidité. D'une façon générale, on dira avec Ernest Stein que l'histoire byzantine "c'est l'ensemble des faits historiques postérieurs à l'Antiquité classique, mais découlant directement de celle-ci, non seulement l'histoire de la transition de l'Antiquité au Moyen âge tout entier, mais encore ce que j'ai appelé un jour 'l'Antiquité dans le Moyen âge'. Par suite, il nous faut étendre le terme *byzantin* à bien de pays, à bien des hommes qui ne subirent jamais l'ascendant direct de la Grécité"<sup>38</sup>.

On écartera d'emblée l'idée d'une "confédération" de cultures. Une confédération, en politique ou en culture, suppose une coexistence consentie, plus ou moins légitimée par des règles de droit, une symbiose de nations constituées, le plus souvent de traditions et d'inspirations différentes, quelquefois incompatibles et opposées; une coexistence de cultures autonomes, de langues, voire même de religions ou de rites. Au siècle dernier, le dualisme austro-hongrois offrait le modèle le plus typique. Quant aux phénomènes qui nous occupent, surtout dans la période ici

36. D. A. Zakythinos, Εισαγωγή εις την Βυζαντινήν Ιστορίαν, Μεγάλη Ἑλληνική Ἐγκυκλοπαίδεια, Συμπλήρωμα, tome II, Athènes, 1959, pp. 193 et suiv.

37. Armand Cuvillier, Manuel de Sociologie, op. cit. pp. 658 et suiv.

38. Ernest Stein, Introduction, op. cit. p. 96.

envisagée, on ne peut parler que d'une "participation", participation passive, d'une μέθεξις à un système de civilisation qui ne doit rien aux adeptes tardivement convertis. Certes, Byzance, grand creuset d'hommes et de coutumes, a reçu des peuples voisins, soumis ou clients, certains emprunts; mais, d'un façon générale, ceux-ci se bornaient à la vie matérielle, aux usages, aux traditions, aux superstitions, aux attitudes mentales, à ce qu'on a fort à propos nommé "culture folklorique"<sup>39</sup>. La culture tout court reste le domaine sacré et indiscutable de Byzance. Il importe d'ajouter que, dans le mécanisme de l'irradiation culturelle, il faut prendre en considération non seulement le pouvoir d'émission, mais aussi la capacité d'absorption et d'assimilation du sujet accueillant. Aussi, vue sous cet angle, la transmission de la culture byzantine est soumise à bien des limitations. L'art mis à part, des domaines entiers de la "culture savante" n'ont pas été transmissibles, tandis que d'autres n'ont touché qu'une minorité cultivée très restreinte. La littérature "métaphrastique" en est très instructive: elle nous aide à reconnaître les terrains féconds comme les terrains ingrats.

Intransigeante quant aux principes fondamentaux, souple dans sa tactique, Byzance est consciente du prestige de sa supériorité culturelle. Elle ne fit que s'approprier la tradition hellénique que Rome très tôt requéillit<sup>40</sup>. Ainsi que le remarquait René Grousset, "seuls survivants d'un monde qui avait été celui de Platon et de Marc-Aurèle, contemporains des vieilles civilisations mortes", les Byzantins "gardaient, dans un univers redevenu barbare, la conscience de leur immense supériorité morale, l'orgueil de leur passé"<sup>41</sup>. La notion du Barbare et sa différenciation d'avec le Grec, la différenciation entre le Grec byzantin et le sujet étranger, l'"allié" ou l'*isopolite* (ἰσοπολίτης, ἰσοπολιτεία) survit tout le long de l'histoire de l'Empire<sup>42</sup>.

Rien n'illustre autant l'essence de ce nationalisme militant que l'atti-

39. Jacques Le Goff, Pour un autre Moyen Age. Temps, travail et culture en Occident, Paris, 1977, pp. 236 et suiv. L'ouvrage de Phédon Koukoules, Βυζαντινὸν βίος καὶ πολιτισμὸς, six volumes, Athènes, 1948-1957, couvre ces aspects de la vie et de la civilisation byzantines.

40. Norman H. Baynes, Byzantine Studies and Other Essays, Londres, 1955, pp. 19 et suiv.

41. René Grousset, Bilan de l'Histoire, Paris, 1946, p. 205.

42. Les termes ἰσοπολιτεία et ἰσοπολίτης si représentatifs des tendances de la politique internationale de l'Empire au onzième et douzième siècles, se rencontrent chez Michel Attaliat (page 9), Nicétas Choniata (édition I. A. van Dieten, pages 173 et 202), etc.



tude de Byzance face à l'Étranger. Des textes précis et suggestifs, très souvent d'un ton élevé, fournissent une riche matière. Historiens et chronographes, rhéteurs, épistolographes, poètes, panégyristes, biographes, auteurs d'œuvres d'intérêt pratique et de textes diplomatiques versent dans l'immense dossier de la littérature byzantine des éléments qui permettent de constituer un véritable Code de théorie politique, sociale et culturelle<sup>43</sup>. Quelques traits caractéristiques ne sauront donner ici qu'une idée très incomplète de son ampleur. Ainsi les allocutions prononcées par le plénipotentiaire byzantin et son homologue perse sur la frontière orientale, à Dara, lors de la conclusion du traité de 561, telles que nous les transmet Ménandre Protector, prennent les dimensions d'un affrontement de deux mondes : là, la jactance d'un régime despotique ; ici, l'*éthos* d'une *Res publica*, formée par le Droit, ennoblie par la religion chrétienne, instruite à l'école des Grecs<sup>44</sup>.

Dans ce même ordre d'idées, nous mentionnerons la correspondance de Romain Lacapène avec Syméon de Bulgarie, œuvre de Théodore Daphnopatès (printemps 924 ou 925). Elle constitue la thèse byzantine vis-à-vis des revendications bulgares, la position sereine devant le dynamisme bouillant de son adversaire, la force pacificatrice de l'ordre en face de la furie destructive<sup>45</sup>. Dans une autre lettre de ce même empereur (entre 928 et 936), nous trouvons l'éloge de l'Empire des Romains : "la sublimité et l'immensité de l'Empire romain, sa supériorité et souveraineté qui s'imposent à tous les pouvoirs terrestres, la quantité de richesses et de biens de cette terre dont il est comblé" ; et s'adressant au destinataire de sa missive, Romain ajoute : "tu te féliciteras de tout ton cœur, de t'être lié avec un empire si grand et si illustre"<sup>46</sup>.

Dans d'autres textes, la conscience d'une communauté de civilisation, unique dans le monde, apparaît avec une singulière netteté. Durant les années critiques des trois premières décades du dixième siècle, la figure du patriarche Nicolas I<sup>er</sup> le Mystikos (901 - 907, 912 - 925), pré-

43. E. Barker, *Social and Political Thought in Byzantium from Justinian I to the Last Palaeologus*, Oxford, 1957. Herbert Hunger, *Prooimion. Elemente der byzantinischen Kaiseridee in den Arengen der Urkunden*, Vienne, 1964.

44. Ménandre, *Excerpta de Legationibus* (C. de Boor, 1903), pp. 117 et suiv. Cf. Barthold Rubin, *Das Zeitalter Iustinians*, tome I<sup>er</sup>, Berlin, 1960, pp. 366 et suiv., 523 et suiv.

45. Théodore Daphnopatès, *Correspondance*, éditée et traduite par J. Darrouzès et L. G. Westerink, *Le Monde Byzantin*, Paris, 1978, pp. 56 et suiv.

46. Ibidem, pp. 50 et suiv. Sur l'identité du destinataire (prince musulman du Nord ou arménien ?) voir A. A. Vasiliev - M. Canard, *Byzance et les Arabes*, tome II<sup>1</sup>, Bruxelles, 1968, pp. 425 et suiv.



lat et régent, impose le respect. Sa correspondance est un document essentiel pour l'histoire de l'époque. Une importante partie de ces lettres est adressée au prince bulgare Syméon. Une profonde humanité les anime. Ici nous ne ferons allusion qu'à deux lettres expédiées au calife Al-Muqtadir, la première entre le mois d'août 913 et le février 914, la seconde en juillet 922. Elles sont rédigées avec courtoisie et finesse diplomatique<sup>47</sup>. Dans le préambule de la première, le patriarche remarque que deux dominations, "deux empires detenant l'ensemble de la puissance sur la terre, celui des Sarrazins et celui des Romains, ont la prééminence et brillent comme deux grands astres au firmament. Pour cela seul même, il est nécessaire que nous cultivions des rapports de communauté et de fraternité et que nous évitions absolument, sous prétexte que nous différons dans notre genre de vie, dans nos coutumes et dans notre religion, d'être dans des dispositions hostiles les uns avec les autres, et que nous ne nous privions pas de communiquer par lettres, à défaut de nous rencontrer". Nous soulignons tout particulièrement la phrase: «διότι τοῖς βίοις καὶ τοῖς ἐπιτηδεύμασι καὶ τῷ σεβάσματι κεχωρίσμεθα»<sup>48</sup>.

Une série de textes, provenant de la plume de Léon VI le Sage et de son fils Constantin VII Porphyrogennète, grand renovateur de la théorie byzantine, pourraient être évoqués afin d'illustrer le "nationalisme", l'"impérialisme culturel" d'un empire qui s'achemine vers son apogée<sup>49</sup>. Plus d'un siècle auparavant, l'empereur Théophile formulait de la façon la plus explicite cette attitude. L'anecdote a été plus d'une fois racontée. Vers les années 829 - 833, le jeune secrétaire d'un gouverneur byzantin, fait prisonnier, était conduit à la cour du calife Al-Mamoun. Il dut cet honneur à ses connaissances en mathématiques. Interrogé sur l'étude des sciences à Constantinople, le prisonnier ne manqua pas de parler avec ferveur de son maître, Léon le philosophe ou mathématicien. Tous les efforts d'attirer cet illustre professeur à Bagdad ayant échoué, Al-Mamoun n'a pas hésité à faire une démarche officielle auprès de son adversaire, l'empereur Théophile. Il demandait la faveur d'un séjour de Léon à sa cour et promettait, en échange, une somme de 2.000 livres or et, ce qui était beaucoup plus important, un

47. Nicolas I Patriarch of Constantinople Letters, Greek Text and English Translation by R. J. H. Jenkins and L. G. Westerink, Washington, 1973, pp. 2 et suiv., 372 et suiv., 525 et 567 et suiv.

48. Ibidem, p. 2. Cf. A. A. Vasiliev - M. Canard, op. cit. pp. 403 et suiv.

49. Hélène Ahrweiler, L'idéologie politique, op. cit. pp. 33 et suiv., 46 et suiv.

traité de paix perpétuel. Théophile ne crut pas devoir accepter cette proposition. "Il serait, répondit-il, insensé de donner aux autres son propre bien et de livrer aux nations étrangères cette science par la quelle les Grecs s'imposent à l'admiration et à l'estime universelles" ("ἄλογον τὸ οἰκεῖον δοῦναι ἑτέροις καλὸν καὶ τὴν τῶν ὄντων γνῶσιν ἑκδοτον ποιῆσαι τοῖς ἔθνεσι, δι' ἧς τὸ Ῥωμαίων γένος θαυμάζεται τε καὶ τιμᾶται παρὰ πᾶσιν"). Cette réponse suppose une haute conception du patrimoine intellectuel, et en même temps, la conscience d'une lourde responsabilité historique. Le nationalisme de culture y est exprimé dans toute sa force<sup>50</sup>.

Un des éléments les plus spéciaux de l'identité byzantine est la langue. Comme tout empire, Byzance renfermait dans son sein des populations qui ne parlaient pas le grec. Il y avait, surtout dans les régions avancées, des alloglottes ou bilingues. Le volume de ceux-ci variait suivant le rythme des conquêtes et des annexions ou, au contraire, des pertes de territoires. La seconde moitié du onzième siècle, ainsi qu'il a été noté, marque le faite de l'extension. Constantinople, centre de rencontres nationales et internationales, était vraiment une capitale mondiale. Par son commerce, Thessalonique était une grande cité très fréquentée. Les vers de Jean Tzetzés nous fournissent, pour le douzième siècle, une description savoureuse et piquante de la population constantinopolitaine. Pour ce même siècle, le "Timarion" apporte un témoignage intéressant<sup>51</sup>. Aussi, des historiens modernes ont-ils parlé, non seulement d'un État multi-national, mais aussi d'un Empire polyglotte<sup>52</sup>.

Mais le problème linguistique à Byzance ne saurait être considéré dans un prisme qui risque de déformer ses véritables dimensions. Parler d'un empire polyglotte, serait ramener la compétition entre le grec (ou le latin) et les piètres idiomes locaux (exceptés dans une mesure de l'arménien et du syriaque). Celle-ci n'est concevable qu'entre le grec et le

50. Theophanes Continuatus, Bonn, p. 190. Ioannis Scylitzae, *Synopsis historiarum*, recensuit Ioannes Thurn, p. 104. Cf. Paul Lemerle, *Le premier humanisme byzantin. Notes et remarques sur enseignement et culture à Byzance des origines au X<sup>e</sup> siècle*, Paris, 1971, pp. 148 et suiv.

51. S. p. Vryonis, *Byzantium: its internal history and relations with the Muslim world*, Variorum Reprints, Londres, 1971, III, pp. 291 et suiv. Pseudo-Luciano, *Timarione*, testo critico, introduzione, commentario e Lessico a cura di Roberto Romano, Naples, 1974.

52. En dernier lieu, P. Charanis, *Studies on the Demography of the Byzantine Empire*, Variorum Reprints, Londres, 1972, passim. S. p. Vryonis, *The Byzantine Legacy and Ottoman Forms*, *Dumbarton Oaks Papers* 23/24 (1969 - 1970), 253.

latin. Le latin, déficient en Orient dès le début, cède définitivement le pas au sixième siècle. Le dernier monument de l'esprit qu'il y ait produit, est le poème "In laudem Iustini Augusti minoris" de Flavius Cresconius Corippus, originaire de l'Afrique du Nord, sûrement composé et récité à Constantinople à l'occasion de l'avènement au trône de l'empereur Justin II (14 Novembre 565)<sup>53</sup>.

La langue grecque fait partie intégrale du patrimoine byzantin. Sa domination mondiale avait de beaucoup précédé l'Empire. "Le brassage des peuples et des cultures inauguré par les conquêtes d'Alexandre se poursuit. Rome elle-même s'était déjà très largement mise à l'école de la Grèce". Dans cet Empire "officiellement bilingue, l'Occident latin tout entier continue de subir l'attraction et l'influence de l'Orient hellénisé". On parle grec "aussi, dans une proportion qui n'est sans doute pas négligeable, en Occident même"<sup>54</sup>. Pour la chrétienté d'Orient, pour la chrétienté entière, pour son expansion et sa formation, le grec, langue véhiculaire, a joué un rôle prépondérant. Byzance la chrétienne a cultivé et défendu avec intransigeance cet incomparable instrument de communication et de rayonnement. A un moment de tension entre Rome et Constantinople, en 865, un empereur, Michel III, connu pour son langage trivial, s'adressant au pape Nicolas I<sup>er</sup>, traitera le latin de langue "barbara et scythica"<sup>55</sup>.

Ce nationalisme, cet impérialisme linguistiques se reflètent dans le cérémonial et surtout dans la correspondance de l'empereur avec les souverains et potentats étrangers: chrysobulles, traités, privilèges, procurations, trêves, serments, lettres et missives diverses. Tous ces documents sont rédigés en grec. Comme pour souligner leur lointaine origine romaine, les basileis se servent jusqu'à une date assez basse de certains mots latins, comme le *legimus*, élément de validation, ou de mots grecs tracés en caractères latins. Souvent le text grec des documents est suivi d'une traduction. Ainsi la lettre adressée par Romain Lacapène, Constantin VII et Stéphane au calife Radi à Bagdad, en 938, était écrite en grec et en arabe, le grec en or, l'arabe en argent<sup>56</sup>. Une autre missive de Constantin Monomaque au calife Al-Kaim, en 1050 ou 1055, sur

53. Flavius Cresconius Corippus, *In laudem Iustini Augusti minoris*, éd. Averil Cameron, Londres, 1976.

54. Marcel Simon, *La civilisation de l'Antiquité et le Christianisme*, Paris, 1972, pp. 66 et suiv.

55. *Patrologia latina*, tome 119, col. 932 et suiv. Fr. Dvornik, *Le Schisme de Photius. Histoire et légende*, Paris, 1950, p. 161.

56. A. A. Vasiliev - M. Canard, *op. cit.* pp. 278 et suiv.

parchemin pourpre, portait entre les lignes du texte grec une traduction arabe. A partir de 1139, les documents destinés à l'Occident comprenaient une traduction latine. A cette règle exclusive, nous ne connaissons que peu d'exceptions: des lettres uniquement rédigées en latin appartiennent à la dernière période. Elles portent l'adresse en grec et en latin et le ménologe en grec. Parmi les documents qui ont été conservés en original, nous citerons trois lettres d'Andronic II Paléologue, une à la Commune de Gênes (août 1286), une au roi Jacques d'Aragon (août 1317) et une autre au roi de France Charles IV (circa mai 1327). Après tout, n'oublions pas que le grec est pour les Romains l'"altera lingua", "utraque lingua", tandis que pour les Grecs le latin est "ἡ ἑτέρα γλῶττα", "ἡ ἑκατέρα γλῶττα"<sup>57</sup>.

A un carrefour unique de l'ancien monde où se rencontre l'Europe avec l'Asie, Byzance, phénomène historique *sui generis*, "le seul Empire qui ne fut pas créé sur les ruines d'un autre, le seul venu au monde doté d'un patrimoine, le seul par conséquent qui n'envisagea pas tout de suite les problèmes de formation et de développement mais ceux, plus compliqués, de conservation et de survivance", cette Byzance "est le seul Empire qui fut un État avant d'être une nation"<sup>58</sup>. Bien avant la fondation de Constantinople, qui fut un acte de politique romaine non point pour "supplanter Rome, mais pour être son prolongement"<sup>59</sup>, Byzance avant Byzance émergeait imperceptiblement du terrain hellénistique<sup>60</sup>. Celui-ci était particulièrement travaillé. Les remous des peuples et des ethnies animaient les villes populeuses et ceci favorisait les émancipations. Dans le corps même de l'Hellénisme d'outre-mer les dissidences étaient profondes. Une des plus vives, opposait la grécité chrétienne à la grécité païenne. A coté d'Alexandrie, Antioche, grande métropole d'Orient, illustre déjà la synthèse des deux courants qui marqueront la mission

57. Franz Dölger-J. Karayannopoulos, *Byzantinische Urkundenlehre*. Erster Abschnitt: Die Kaiserurkunden, Munich, 1968, pp. 90 et suiv. et notes.

58. Hélène Ahrweiler, *L'Empire byzantin. Formation, Évolution, Décadence*, Byzance: les pays et les territoires, Variorum Reprints, Londres, 1976, I, p. 183.

59. Gilbert Dagron, *Naissance d'une capitale. Constantinople et ses institutions de 330 à 451*, Paris, 1974, p. 542.

60. D. A. Zakythinos, *La fusion du monde méditerranéen. Rome et Byzance, L'Hellénisme contemporain*, Janvier 1941, pp. 165 et suiv. *Du même*, *Étatisme byzantin et Expérience hellénistique*, Byzance: État - Société - Économie, op. cit. II, pp. 667 et suiv.

sion mondiale de la Byzance hellénistique, entraînée dans le sillage de Rome <sup>61</sup>.

Byzance a été l'expression conquérante de l'Hellénisme, tant culturelle que politique. Faisant siennes la religion chrétienne et la théorie gréco-romaine, elle forma son nationalisme et son impérialisme – un impérialisme *sui generis*, qui incarne la *renovatio*, la *reconquista*, l'οικουμενή face à l'ἐρημία, l'irrédentisme, tout ceci avec un profond sentiment de mansuétude. Le nationalisme byzantin n'est pas seulement la reverbération d'un patriotisme naïf; il pousse ses racines loin dans le passé, jusqu'à Hérodote. C'est à sa vigueur et à sa durée, c'est à son substrat hellénique et aux règles du droit gréco-romain, que l'Empire byzantin doit sa résistance aux forces de décomposition. Jusqu'à la fin de la période qui nous occupe, bien des révolutions ont bouleversé sa paix intérieure; elles ne visaient point à la dislocation de l'État en hégémonies particulières, mais à l'élévation au trône d'un nouvel empereur et souvent d'une nouvelle dynastie. C'était cette même force de résistance qui freinant les pressions de la grande propriété, a empêché Byzance de glisser vers un Moyen âge féodal.

Chronologiquement, l'Empire byzantin se situe au "Moyen âge", notion équivoque dont l'historiographie contemporaine conteste de plus en plus la réalité. Par sa constitution, par ses traditions et sa culture, on dirait avec Ernest Stein qu'il représente "l'Antiquité dans le Moyen âge" <sup>62</sup>. D'autre part, Alfred Rambaud avait déjà remarqué que "Byzance a été l'un des organes essentiels du développement de l'humanité, elle a été l'intermédiaire nécessaire entre l'Asie et l'Europe, entre le monde antique et le monde moderne" <sup>63</sup>. Elle a été plus que cela: elle a développé certaines manières de penser, de sentir et de voir, certaines attitudes spirituelles et sentimentales. Par son apport à la culture médiévale et à la Renaissance, elle contribua à la formation de l'Europe moderne. Elle a tout particulièrement fait naître le sentiment patriotique

61. A. J. Festugière, *Antioche païenne et chrétienne*. Libanius, Chrysostome et les moines de Syrie, Paris, 1959. Sur les problèmes qui ont fait l'objet du présent essai on lira maintenant: E. Arrigoni, "Ecumenismo Romano - Cristiano a Bisanzio e tramonto del concetto di Ellade ed Elleni nell' Impero d'Oriente prima del Mille" et "Il delinearsi di una coscienza nazionale Romèica nell' Impero d'Oriente e nell' ambito ellenofono medievale", *Nuova Rivista Storica*, tomes 55 (1971), pp. 133-161, et 56 (1972), pp. 122-150.

62. Voir plus haut, p. 44.

63. Alfred Rambaud, *Études sur l'Histoire byzantine*, deuxième édition, Paris, 1919, p. 113.

et l'on a dit, non sans raison, que, après avoir transformé l'État antique en État médiéval, elle a préparé l'ascension de l'État national<sup>64</sup>. En ce sens, l'Empire byzantin tiendrait dans le monde européen la place d'une véritable Proto-Europe, une Proto-Europe d'une extraordinaire modernité<sup>65</sup>.

DENIS A. ZAKYTHINOS

64. J. Lindsay, *Byzantium into Europe. The Story of Byzantium as the First Europe 326-1204 A.D., and its further Contribution till 1453 A.D.*, Londres, 1952, p. 168.

65. D. A. Zakythinos, *Byzanz und die europäische Einheit im Mittelalter*, Internationales Jahrbuch für Geschichts Unterricht, tome IV, Braunschweig, 1955, pp. 5 et suiv., Du même, *La synthèse byzantine dans l'antithèse Orient - Occident*, Actes du Colloque international de Civilisations balkaniques (Sinaïa, juillet 1962), Bucarest, 1962, pp. 107 et suiv. Cf. sur ces problèmes : Paul Lemerle, *Byzance et les origines de notre civilisation, Venezia e l'Oriente fra tardo Medioevo e Rinascimento*, Fondazione Giorgio Cini, Venise, 1966, pp. 1 et suiv.